



Mots. Les langages du politique

87 | 2008

Chrononymes. La politisation du temps

Chrononymes japonais

Pierre Lavelle



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/12442>

DOI : [10.4000/mots.12442](https://doi.org/10.4000/mots.12442)

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 21 juillet 2008

Pagination : 71-84

ISBN : 978-2-271-06685-5

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Pierre Lavelle, « Chrononymes japonais », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 87 | 2008, mis en ligne le 21 juillet 2010, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/12442> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.12442>

Chrononymes japonais

Si les publications et les sites Internet japonais donnent accès au chrononymes du monde entier, ceux d'Occident et d'Extrême-Orient y sont les plus fréquents. Un Français comprendra aisément les transcriptions en syllabaire katakana *Anshan rejîmu* (« Ancien Régime ») ou *Runesansu* (« Renaissance »), et un Chinois les caractères de sa propre langue que les Japonais lisent *Shingai kakumei* et lui-même *Xinhai geming*¹, qui désignent la « Révolution de l'année du huitième Tronc céleste et du douzième Rameau terrestre », soit de 1911². De plus, bien des chrononymes relèvent d'une histoire mondiale qui inclut celle du Japon, tel *reisen* dont les deux caractères signifient respectivement « froid(e) » et « guerre », ou *11.9 ikô*, « Après-Onze-Septembre ». Il existe enfin des chrononymes propres au Japon, les seuls dont il sera question ici.

Dans leur structure linguistique, les chrononymes japonais ne diffèrent pas de ceux des langues européennes. La plupart sont composés de l'un des marqueurs temporels courants, de nombre relativement réduit et de sens banal, et d'un nom ou d'un qualificatif, comme les syntagmes français où « Époque », « Âge » et « Siècle » sont spécifiés par « Belle », « de pierre » et « de Périclès ». Les conditions socio-historiques de la création des chrononymes permettent de les répartir en officiels, créés par les autorités, savants, employés par les historiens, et populaires, lancés par des écrivains, des journalistes, des

Université de la Ville d'Ôsaka, lavelle@coral.plala.or.jp

1. Rappelons que le japonais utilise conjointement trois types d'écriture : le syllabaire katakana, le syllabaire hiragana et enfin les caractères chinois. La plupart de ceux-ci doivent être lus de deux façons : en composition avec d'autres, ils sont lus en général en « lecture sino-japonaise », adaptation de la prononciation chinoise au système phonologique japonais (par exemple *geming* lu *kakumei*) ; parfois seuls ou plus souvent accompagnés d'une désinence en hiraganas, ils sont lus en « lecture japonaise » (par exemple, dans *kakumei*, « changement de Mandat du Ciel », changement dynastique, réemployé à l'époque contemporaine au sens de « révolution », le caractère lu en composition *mei*, qui signifie « ordre », « destinée » ou « Mandat du Ciel », employé seul est lu à la japonaise *inochi*, « vie » ou *mikoto*, « seigneur, prince »).
2. Les Troncs célestes (chinois *tiangan*, en lecture sino-japonaise *tenkan*) ou Dix troncs (chinois *shigan*, en lecture sino-japonaise *jikkan*) servent à la numération et correspondent à A, B, C, etc... Les Rameaux terrestres (chinois *dizhi*, en lecture sino-japonaise *jishi*) ou Douze rameaux (chinois *shierzhi*, en lecture sino-japonaise *jûnishi*) servent principalement à la désignation des heures ; à chacun correspond un animal qui désigne les années du cycle sexagésimal (2008 est une année du Rat). Chacun des Troncs et des Rameaux est désigné par un sinogramme. Ils forment ensemble les 60 éléments du cycle sexagésimal qui sert à désigner années, mois et jours du calendrier lunaire traditionnel.

hommes politiques ou des entreprises³. Certains font l'objet de controverses politiques ou érudites.

Chrononymes officiels

L'originalité la plus évidente du Japon en la matière est l'usage conjoint des siècles et millésimes de l'« ère occidentale » (*seireki*) et des noms propres et dates des « ères » japonaises (*gengô* ou *nengô*, chinois *nianhao*) du « calendrier japonais » (*wareki*), système d'origine chinoise aboli dans les autres pays de l'aire sinisée pour cause de république. Chacun connaît la double appellation de l'année en cours : ainsi, hors des documents à caractère officiel où seule figure l'année japonaise, on emploiera indifféremment « 20 de l'ère Heisei » ou « 2008 ». On peut trouver les autres dans les tables de conversion qui figurent dans toutes sortes de sites, d'agendas et de publications. Les textes historiques ou parahistoriques tels que les histoires de l'art traitant du Japon donnent en général la date japonaise suivie entre parenthèses du millésime occidental. De même *kigen*, quoique désignant une « ère » en général (chrétienne, musulmane, *Ab Urbe Condita*...), signifie « av. J.-C. » et « apr. J.-C. » dans les mots *kigen* et *kigenzen* (-zen = « avant ») suivis d'un millésime, l'ère occidentale faisant ainsi implicitement figure d'étalon temporel. Dans ces usages transparait, comme en bien d'autres cas, les assimilations implicites japonais / particulier et occidental / universel. On n'emploie « ère chrétienne » (*Kirisuto kigen*) que dans des contextes érudits ou religieux.

Les ères japonaises, rénovations symboliques du monde lors d'années fastes ou à la suite d'intronisations ou de calamités, furent 224 de 645 à 1868, d'un peu plus de 5 ans donc en moyenne – plus les 17 de la Cour du Nord sécessionniste du 14^e siècle. Depuis 1868, comme en Chine à partir des Ming, il y en a une par souverain dont elle prend le nom de règne : Meiji, Taishô, Shôwa, Heisei, lesquels, donc, contrairement aux noms de règne d'avant 1868, sont aussi des chrononymes. Les noms des ères, forgés par des érudits de la Maison impériale, sont composés de deux caractères chinois (sinogrammes) tirés du canon confucéen ; par exemple, *Meiji* et *Taishô* proviennent du *Livre des Muta-*

3. « Populaire » renvoie ici à peu près à « peuple » au sens de « plus grand nombre (opposé aux classes supérieures, dirigeantes [sur le plan social] ou aux éléments les plus cultivés de la société » (*Le Petit Robert*). L'aire sinisée oppose traditionnellement les « fonctionnaires » (chinois *guan*, en lecture sino-japonaise *kan*) et le « peuple » (*min* en lectures chinoise et sino-japonaise) ; dans les sociétés prémodernes, la plupart des historiens, étant des historiographes, faisaient partie ou étaient très proches des premiers. On a pris le parti de désigner par « populaire » cette troisième catégorie de chrononymes, et de faire des créations savantes des historiens une catégorie particulière, quoique dans le Japon contemporain ils appartiennent au « peuple » au sens traditionnel. De plus, comme on le verra, la plupart des chrononymes populaires, lancés par les médias parmi bien d'autres expressions à la mode, font partie comme celles-ci de ce qui « plaît au peuple, au plus grand nombre » (*ibid.*).

tions, *Shôwa* du *Livre des Documents*. Ils évoquent la moralité et le bon gouvernement, leurs caractères les plus fréquents signifiant « Ciel », « vertu », « éclairé » (*mei*), « grandeur » (*taï*), « rectitude » (*shô*), « lumière » (*shô*), « harmonie » (*wa*), « humanité », « culture », etc.

L'usage conjoint des datations occidentale et japonaise, tout en faisant partie du quotidien, est parfois aussi un problème politique. La plupart des journaux indiquent le millésime occidental suivi, entre parenthèses et en petits caractères, de la datation japonaise, mais le journal nationaliste *Sankei* fait le contraire et *Drapeau rouge*, organe du Parti communiste, mentionne le premier seulement. En effet, l'ère japonaise est critiquée par les adversaires des conservateurs, ainsi que son officialisation dans les administrations publiques par ceux-ci en 1979, comme vestige du passé impérialiste (aux deux sens du terme français), aux côtés du drapeau, de l'hymne national et des visites de ministres au sanctuaire Yasukuni. Pour certains, ces noms de règne sont vieillots et sont les signes d'un isolement excessif de la famille impériale. *Heisei* 平成 fut probablement proposé par Yasuoka Masaatsu (1898-1983)⁴, le dernier grand maître confucéen, membre de l'entourage impérial ; mais, double concession démocratique, des ministres et des parlementaires firent partie du groupe qui décida de son choix officiel, et ces deux caractères proviennent non seulement du passage du *Livre des Documents* « Paix terrestre, perfection céleste » mais encore de celui d'un ouvrage non canonique, les *Mémoires historiques* du père de l'histoire extrême-orientale Sima Qian (~145 - ~86), « Paix intérieure, perfection extérieure ». *Heisei* évoque un devenir (*sei*) pacifique (*hei*) ; mais des esprits soupçonneux ont remarqué que les clés ou radicaux, parties sémantiques, de ces caractères composés, sont les caractères simples signifiant « bouclier » 干 et « hallebarde » 戈 qui, de plus, entrent en composition pour former le mot *kanka* 干戈 qui signifie la « guerre » ! Il va sans dire que de tels détails, autrefois fort sérieux, prêtent aujourd'hui tout au plus à sourire.

Ce système d'ères changeantes en fonction des événements perpétue jusqu'en pleine histoire actuelle une perception qualitative du temps japonais, situé dans le temps abstrait universel par l'utilisation conjointe de l'ère occidentale. D'autant plus que le glissement est insensible des ères japonaises à ces chrononymes, autrefois officiels, que sont, dans la mesure des connaissances historiques de chacun, les noms de règnes d'avant 1868, et pour tout le monde les cycles qui servent à déterminer tant les nombreuses fêtes religieuses et populaires que, pour les innombrables qui s'offrent les

4. Rappelons qu'au Japon le prénom, de même qu'en Chine ce qui y correspond, est donné après le nom de famille. Les Japonais de la seconde moitié du 19^e siècle, plus modernisateurs-occidentalisateurs que leurs contemporains Chinois, ont tenu à ce que l'ordre occidental soit adopté dans les publications en langues européennes. Toutefois, les textes savants respectent comme ici l'ordre japonais.

menus plaisirs de la superstition, les destinées personnelles voulues par les astres : les années du cycle sexagésimal (année du Rat, du Bœuf...), les vingt-quatre périodes de l'année solaire traditionnelle (celle du Nouvel An traditionnel), les mois lunaires (encore employés dans les expressions poétiques « ciel printanier », « pluie de début d'été », « animation des rues de fin d'année »), les « années d'âge néfastes » différentes pour les hommes et les femmes, dont les malheurs peuvent être évités par certains rites accomplis par les prêtres shintôïstes, les « notes de calendrier » indiquant jours fastes et néfastes – antiques expressions qui contribuent par leur foisonnement chatoyant à donner une qualité particulière à chaque « temps ». On peut noter à cet égard que le chinois *shi* (*ji* en lecture sino-japonaise, *toki* en japonaise) signifie non seulement « temps, période, époque », « heure », « moment », mais encore « saison » et « situation, occasion, adaptation aux circonstances »⁵.

Les controverses chrononymiques les plus brûlantes portent sur l'institution impériale, la période ultranationaliste (1931-1945), les opérations militaires menées lors de celle-ci, et sur leurs rapports.

L'« ère de l'intronisation du Tennô Jinmu » (*jinmu Tennô sokuikigen*) ou « ère impériale » (*kôki*, où le caractère *kô* « impérial » prend dans *Tennô*, « Empereur céleste », son autre lecture sino-japonaise *ô* ; le *ki* est celui de *kigen*) commence le 11 février 660 avant l'ère occidentale, jour de la « Fondation du Pays », début du règne de ce premier Tennô humain et fin de l'« Âge des dieux » (deux caractères chinois lus *Jindai* en sino-japonaise et *Kamiyo* en japonaise ; *jin* est une variante du *shin* de *shintô*, la « voie des Kamis », des « dieux »). Ce mythe du *Nihon shoki* (*Annales du Japon*, rédigées à la Cour en 720) fit partie de la doctrine officielle du Régime impérial (1868-1945) ; il en fit le point de départ d'une ère officielle, qui fut surtout employée lors de la période ultranationaliste. Depuis la défaite, elle n'est d'usage que dans quelques milieux traditionalistes du shintô et des arts martiaux, ne rappelle les manifestations de masse de son an 2600 (1940) que pour les férus d'histoire et est absente des représentations du grand public. Il en va de même pour la qualification, officielle sous le Régime impérial, de la Famille impériale par *Bansei ikkei*, la « Lignée unique au cours des Dix mille générations ». Toutefois, le 11 Février est redevenu en 1966 l'une des fêtes nationales, ce qui est critiqué par les adversaires des conservateurs comme contrevenant au principe constitutionnel de séparation de la religion et de l'État.

5. Sur la conception extrême-orientale du temps, on peut lire les ouvrages de François Julien, en particulier *Procès ou Création : Une introduction à la pensée des lettrés chinois*, Paris, Le Seuil, 1989.

Chrononymes savants

Les chrononymes savants ont été forgés par les historiens ou entérinés par eux. La plupart font l'objet d'un consensus, certains de controverses à arrière-plan politique.

Il existe deux séries de chrononymes majeurs, d'histoire générale et d'histoire culturelle, certains identiques pour la même période et certains distincts. Ils figurent dans d'innombrables publications, le plus souvent accompagnés des chrononymes majeurs chinois, coréens et/ou « mondiaux », c'est-à-dire surtout occidentaux. On pourra si on le désire se reporter au tableau page suivante (les dates présentent des variantes dues à des controverses savantes sur la périodisation, en particulier sur la détermination des débuts de l'Antiquité ; elles ne sont données ici qu'à titre indicatif).

Le plus courant des marqueurs temporels est *jidai*, composé des deux caractères traduits plus haut, qui désigne à la fois une « ère » japonaise (*Genroku jidai*, *Meiji jidai*...) et une « époque » d'histoire générale (*Jōmon jidai*, *Edo jidai*...). L'autre marqueur fréquent parmi les chrononymes majeurs est *bunka*, « culture », pour les périodes d'histoire culturelle (*Genroku bunka*, *Tenpyō bunka*...). *Jidai* et *bunka* peuvent être interchangeables (*Tenpyō jidai*, *Meiji bunka*...). Les autres marqueurs temporels courants sont les équivalents japonais d'« années, décennie », « politique », « gouvernement », « régime, système », « affaire », « guerre », « insurrection, guerre civile »... Chacun peut être précédé de l'enclitique *no*, « de ». Ils n'ont rien de particulièrement japonais – hormis le système d'écriture, le plus complexe probablement que l'humanité ait inventé.

Sur les 27 mots ou syntagmes que comporte le tableau page suivante (mise à part la quadripartition historique, dont on reparlera), 12 sont des noms de lieux, 10 d'ères japonaises, 4 renvoient à des caractéristiques de la période, 1 est un nom de personne.

Dans ce tableau, seul le faible nombre de noms propres renvoyant à un trait marquant de la période n'est pas représentatif de l'ensemble des chrononymes japonais, parmi lesquels ce type est très fréquent ; par exemple « Démocratie de l'ère Taishō » (*Taishō demokurashī*), « Époque de la haute croissance économique » [*Kōdō keizai seichō (no) jidai*, 1955-1973], etc. Si deux importants syntagmes de ce type font relief, ce n'est que du fait de leur rareté linguistique : *Sengoku*, « Politiques combattantes », réemploie le mot qui désigne en Chine les « Royaumes combattants » (*Zhanguo*, ~ 403 - ~ 222) ; « Système politique de 1955 » (*1955 nen taisei*) qui désigne la période qui prit fin en 1993, celle d'un Parti libéral-démocrate au pouvoir et d'une forte opposition de gauche, est créé à partir d'un millésime occidental. Au total, ce type de chrononymes ne révèle pas de traits propres à la culture. On pourra en trouver les traductions en langues européennes dans les tables des matières d'ouvrages consacrés à l'histoire japonaise.

Chrononymes savants (histoire générale et histoire culturelle du Japon)

<i>Genshi</i> (« Préhistoire »)	<i>Jōmon</i> ([poteries à] « motifs cordés » ; v. ~ 11 000 - v. ~ 250 / 300). <i>Yayoi</i> (site archéologique ; v. ~ 300 - v. 250 / 300).
<i>Kodai</i> (« Antiquité »)	<i>Kofun</i> (« tertres funéraires anciens » ; v. 250 / 300 - 710) ; dont histoire culturelle : <i>Kofun</i> (v. 300 - 538 / 552), <i>Asuka</i> (capitale ; 538 / 552-645), <i>Hakuhō</i> (palais-capitale ; 645-710). <i>Nara</i> (capitale ; 710-784) ; en histoire culturelle : <i>Tenpyō</i> (du nom de quatre ères comportant ce nom de 729 à 767 ; 710-794). <i>Heian</i> (capitale ; 794-1185 / 1192) ; dont histoire culturelle : <i>Kōnin-Jōgan</i> (ères liminaires de la période 810-877 ; 9 ^e siècle), <i>Fujiwara</i> (nom de famille ; fin 9 ^e - fin 12 ^e siècle).
<i>Chūsei</i> (« Moyen Âge »)	<i>Kamakura</i> (capitale ; 1185 / 1192-1333). <i>Kenmu chūkō</i> ou... <i>no shinsei</i> (« Restauration... » ou « Nouveau Régime de l'ère Kenmu » ; 1333-1336). <i>Muromachi</i> (quartier de Kyōto, capitale ; 1336-1573), dont : <i>Nanbokuchō</i> (« Cours du nord et du sud » ; 1336-1392), <i>Sengoku</i> (« Politiques combattantes » ; 1467-1568 / 1573) ; dont histoire culturelle : <i>Kitayama</i> (quartier de Kyōto ; 1358-1408), <i>Higashiyama</i> (quartier de Kyōto ; 1449-1490). <i>Azuchi-Momoyama</i> (châteaux forts ; 1568 / 1573-1603) ; en histoire culturelle : <i>Momoyama</i> (mêmes dates approximativement).
<i>Kinsei</i> (« Époque moderne »)	<i>Edo</i> (capitale ; 1603-1868) ; dont histoire culturelle : <i>Genroku</i> (ère ; 1688-1704), <i>Kasei</i> (sigle des ères <i>Bunka</i> et <i>Bunsei</i> ; 1804-1830).
<i>Kindai</i> (« Époque contemporaine »)	<i>Meiji</i> (ère ; 1868-1912). <i>Taishō</i> (ère ; 1912-1926). <i>Shōwa</i> (ère ; 1926-1989). <i>Heisei</i> (ère ; 1989-).

Par contre, le tableau ci-dessus est représentatif des principales originalités des chrononymes japonais, comparés aux occidentaux : l'abondance des noms d'ères et de lieux et la rareté des noms de personnes ; à quoi il faut ajouter la rareté de termes connotés par des jugements de valeur.

En effet, une absence remarquable, parmi les chrononymes savants, est celle des péjoratifs et des mélioratifs, contrairement à l'abondance des Siècle d'Or, Âge d'Argent, Grand Siècle, Belle Époque, Trente Glorieuses... euro-

péens. Si l'expression « Vallée obscure » (*Kurai tanima*), forgée par l'écrivain Dazai Osamu (1909-1948) pour désigner la période ultranationaliste, est souvent citée par les chercheurs, c'est à titre de chrononyme populaire. On peut rattacher cette constatation aux faits que la recherche historique japonaise contemporaine est née au début de l'ère Meiji en réaction contre le moralisme confucéen et à la confluence de l'École de la critique textuelle venue de Chine et de celle de Ranke, l'une et l'autre soucieuses d'objectivité. Les héritiers de ce positivisme ont triomphé de leurs grands adversaires, le tennôcentrisme historique (*kôkoku shikan*, littéralement « conception de l'histoire du [Japon comme] Pays du Tennô » ; *koku* est la lecture sino-japonaise de *kuni* « pays » ; on a vu plus haut *kô* « impérial ») et le marxisme, en 1945 et dans les années 1970-1980 respectivement. De façon plus générale, on peut rappeler que, si en Occident, le style classique est marqué depuis l'Antiquité par l'art oratoire, au Japon, où celui-ci n'a été introduit qu'à l'ère Meiji, il l'est par la poésie et la littérature féminine antiques et médiévales, la première cultivant comme on sait une extrême économie de moyens verbaux, d'où une absence d'habitude des effets rhétoriques – le discours politique, par exemple, est stylistiquement plus terne qu'en Occident – et une répugnance à l'emphase et à de trop fortes expressions des jugements de valeur.

S'il existe des homologues japonais des Valois, Habsbourgs ou Abbassides..., ceux des Périclès, Louis XIV, Victoria... sont rarissimes. Hors de celui des Fujiwara, qui était de fait la seconde maison du pays après la Famille impériale à laquelle elle était étroitement liée, les expressions forgées à partir des noms de grandes familles sont assez peu employées : « Époque Hôjô » (1219-1270) et « Époque Ashikaga » (1392-1467) prêtent à confusion pour des raisons historiques, « Époque Tokugawa » fait double emploi avec « Époque d'Edo ». Les ères contemporaines sont désignées par les noms de règne des tennôs, symboles généraux du Japon de leur époque, et non par leurs noms personnels, employés comme signes de leur éventuelle influence individuelle sur celle-ci ou de leur personnalité – telle est, en particulier, la nuance entre « tennô Shôwa » et « tennô Hirohito ». Peu de chrononymes savants désignent, non une fonction, mais un individu. Le principal est « Régime d'Oda Nobunaga et de Toyotomi Hideyoshi » (*Shokuhô seiken* ; dates les plus fréquemment données : 1573-1603), dans lequel *shoku* et *hō* sont les lectures sino-japonaises des sinogrammes lus à la japonaise, respectivement, *o* et *toyo* ; en effet, aucune autre époque de l'histoire japonaise ne fut autant marquée par la personnalité de ses dirigeants, en l'occurrence ces deux Unificateurs qui mirent fin à quatre siècles de guerres féodales. « Époque Tanuma » (*Tanuma jidai*, 1767-1786, du Grand Conseiller réformateur Tanuma Okitsugu), est d'importance secondaire. On peut attribuer cette rareté à la fois à l'anti-individualisme traditionnel et à cette conception de l'histoire nationale, non dépourvue de bases objectives au demeurant, qui insiste sur la subordination symbolique des détenteurs du

pouvoir réel – tels les régents Fujiwara, les shōguns Ashikaga et Tokugawa – à ce centre vide qu’est la Famille impériale, la seule au Japon à n’avoir pas de nom propre.

Sur l’abondance des noms d’ères ou d’époques élaborés à partir de toponymes, on ne peut qu’avancer deux hypothèses. On peut la rattacher à la thèse classique qui voit dans la culture japonaise une culture de l’espace, avec entre autres exemples la fréquence des localisations dans la littérature et le théâtre. D’autre part, on aperçoit une opposition entre le statisme de ces chronotoponymes japonais et les dynamiques *Grandes Invasions*, *Grandes Découvertes*, *Conquête de l’Ouest* ou *Drang nach Osten* occidentaux. Mobilité certes, mais entre les jalons répertoriés d’un espace connu (de même, les Japonais firent leurs « Grandes Découvertes » sur les mappemondes occidentales)⁶.

L’abondance des noms propres désignant les lieux et les ères japonais donne un sentiment d’enracinement dans l’espace-temps national que, dans sa sèche et internationale abstraction, nul millésime occidental, fût-il aussi densément connoté que « 1789 », ne peut procurer.

Certes, la richesse en compréhension des chrononymes dépend des connaissances de chacun. « Kitayama » évoquera le Pavillon d’Or, le nô, le zen... ; « Higashiyama », le Pavillon d’Argent, la cérémonie du thé, les jardins secs, l’ikebana... ; « Genroku », Ogata Kōrin, le haïku, le kabuki, les quartiers de plaisir, l’ukiyo e ; « Kasei », les Sciences hollandaises, Hokusai, Hiroshige... La plupart des ères précontemporaines n’évoqueront une socioculture et ses vicissitudes que pour leurs spécialistes. Les ères contemporaines, plus ou moins pour tout le monde.

Les historiens se sont longtemps posé le problème de l’application à l’histoire japonaise de la tripartition occidentale en « Antiquité », « Moyen Âge » et « Époque moderne » ou « contemporaine » (*Kindai*). Ce choix fut fait au début de l’ère Meiji par les historiens sous l’influence du tennōcentrisme historique officiel. En effet, la « Restauration de Meiji » fut, en droit, celle de l’État centralisé sous l’égide du tennō, disparu en fait aux 13^e et 14^e siècles face à la montée de l’aristocratie des guerriers (nos « samourais ») mais jamais légalement aboli, les shōguns successifs des 13^e-19^e siècles, détenteurs du pouvoir de fait nommé *Bakufu* (littéralement « gouvernement de la tente » du campement militaire) tenant ce pouvoir, en droit, du tennō. Cette « Époque moderne » qu’était Meiji apparaissait ainsi comme une renaissance de la brillante « Antiquité » des époques de Nara et de Heian, par-delà les âges obscurs de la domination des guerriers, comme la Renaissance européenne. Un bénéfice secondaire de cette tripartition, dans cette atmosphère d’occidentalisation à tous crins, était de rapprocher le Japon de l’Europe et de l’éloigner de la Chine, à laquelle elle

6. Sur l’espace dans la socioculture japonaise, on peut lire les ouvrages d’Augustin Berque, en particulier *Vivre l’Espace au Japon*, Paris, PUF, 1982.

est inapplicable. Les marxistes aggravèrent l'essentialisation qu'elle induit en la reprenant sous les appellations de Périodes « esclavagiste », « féodale » et « capitaliste ». Depuis, ces schémas sont abandonnés, pour deux raisons : ce qu'on appelle au Japon le « positivisme historique » au sens large a eu raison des apriorismes tennôcentriques et marxistes ; de plus, il s'est avéré nécessaire de prendre acte des changements fondamentaux des alentours de 1600 et de distinguer les « Temps modernes » (*Kinsei*) du « Moyen Âge ». Il n'y a pas lieu ici de faire état des débats d'historiens sur la datation précise de la transition entre ces deux périodes, ni sur un éventuel report à l'ère Taishô du début de l'« Époque présente » (*Gendai*), ordinairement fixé en 1945.

Cette périodisation à l'occidentale a donné lieu dans le débat intellectuel à la problématique du « dépassement de la modernité » (*kindai no chōkoku*), dans le contexte ultranationaliste des années 1940-1945 sous l'impulsion des écrivains de l'École romantique japonaise et des philosophes de l'École de Kyōto, puis dans celui du post-modernisme individualiste et libéral des années 1980-1990. Dans les deux cas, la question de savoir si et comment le Japon pouvait être le lieu de ce dépassement est resté sans réponse nette.

Les débats sur les appellations des opérations militaires des années 1937-1945 sont toujours actuels. La guerre sino-japonaise commencée en 1937 fut officiellement nommée par le gouvernement japonais « Affaire de Chine » (*Shina jihen*) ; outre l'euphémisation – voir nos « Évènements d'Algérie » –, le but était, entre autres, d'éviter que le mot « guerre » amène à se proclamer « neutres » des pays qui auraient alors suspendu leurs ventes au Japon de biens dont il avait besoin pour mener celle-ci. À partir du conflit avec les puissances occidentales en 1941, l'appellation officielle devint « Guerre de la Grande Asie orientale » (*DaiTōa sensō*), dont le but était la « construction de la Sphère de co-prospérité de la Grande Asie orientale » ; aujourd'hui, l'utilisation de cette expression est le marqueur d'un nationalisme affirmé, délégitimé dans le milieu de l'enseignement et de la recherche ainsi que dans la très grande majorité de l'opinion. Alors que cette dénomination affichait un projet d'avenir, d'autres ont été forgées après la défaite et sont étymologiquement neutres. L'enseignement et le discours politico-médiatique emploient « Guerre sino-japonaise » (*Nitchū sensō*) et « Guerre du Pacifique » (*Taiheiyō sensō*) ; mais pour les chercheurs ces expressions ont l'inconvénient de brouiller la continuité des deux conflits et, pour la seconde aux yeux des nationalistes, d'être d'origine américaine. Les historiens ont abandonné « Guerre de Quinze ans » (*15nen sensō*), comptés à partir de l'occupation de la Mandchourie en 1931, comme à la fois peu exacte et trop continuiste. Ils se rallient aujourd'hui à « Guerre de l'Asie et du Pacifique » (*Ajia Taiheiyō sensō*).

La transcription en katakanas *Apuregêru* s'applique principalement à la littérature de cette période, qui vit l'apogée de l'influence française. Hormis ce cas, on emploie *Sengo* (*sen* = « guerre », *go* = « après »). Or « Après-Guerre »

au sens étroit (1945-1955) a pour quasi-synonyme « Occupation » (*Senryô* ; 1945-1952), évoquant ainsi des institutions mises en place par les États-Unis, en particulier ce cas unique d'une Constitution rédigée dans leur langue par des étrangers et traduite ensuite et assez maladroitement dans la langue nationale. Cette décennie fut celle de l'apogée de la culture de gauche, des partis socialiste et communiste, de la francophilie intellectuelle ; poussée d'occidentalisation, elle est parfois nommée « Seconde Ouverture du pays ». « Après-Guerre » est donc chargé de connotations, très négatives chez les anti-occidentaux d'extrême-droite ; moins chez les pro-américains de l'aile droite du Parti libéral-démocrate, désireux toutefois d'amender la Constitution ; et positives dans une gauche nostalgique de sa puissance d'alors. De plus, au sens large, l'Après-Guerre va jusqu'au présent. Or, il y a glissement insensible du sens étroit à celui-ci, la date de 1955 n'étant qu'une convention d'historiens peu connue du grand public, choisie faute d'événements plus marquants pour être l'année du rétablissement de l'économie au niveau d'avant-guerre et de la naissance du système désigné par ce millésime. Il y a donc dans les chrononymes « Démocratie d'Après-Guerre » (*Sengo minshu-shugi*) ou « Japon d'Après-Guerre » (*Sengo Nihon*) une ambiguïté qui est un élément de ces débats : dans quelle mesure l'Après-Guerre est-il fini, faut-il ou non y mettre fin ? Aux appels lancés depuis les années quatre-vingt par les conservateurs à la rupture avec l'Après-Guerre répond celui d'Ôe Kenzaburô : « Maintenons l'esprit de l'Après-Guerre ! »

Chrononymes populaires

La meilleure chance de survie des chrononymes populaires est d'être entérinés par les historiens et, à travers eux ou directement, par la culture générale. Les plus connus ont trait à un problème de fond de l'histoire japonaise, celui de l'ouverture / fermeture à l'étranger – Chine puis Occident – et avec lui à ceux de l'identité nationale et des rapports entre modernisation et occidentalisation.

L'expression *Bunmei kaika* désigne les dix ou quinze premières années de l'ère Meiji et fut employée dès cette époque. Elle fut forgée en 1867 par Fukuzawa Yukichi (1835-1901), le grand intellectuel des Lumières japonaises, pour rendre « Civilization and Enlightenment », dans l'un des ouvrages fondateurs de la modernité japonaise, intitulé *État ou Actualité de l'Occident*. C'est la réunion de deux mots chinois classiques de deux caractères chacun : *bunmei* (chinois *wenming* ; *wen* = « écrit », « culture », *ming* = « lumière ») signifie « éclat, brillant, élégance » et « magnificence due à la vertu et à culture » ; tant *kaika* (chinois *kaihua* ; *kai* = « ouvrir », *hua* = « changer », « réformer ») que *bunmei kaika* peuvent se traduire par « ouverture civilisatrice » ou « dévelop-

pement civilisateur » ; on opposait alors celui-ci à l'arriération attribuée tant au Japon d'avant 1868 qu'au continent asiatique. Le caractère *kai* a, entre autres lectures japonaises, les très courants *a(keru)/a(ku)* « ouvrir » / « s'ouvrir », ainsi que *hira(keru)* « devenir civilisé, moderne », « se développer », employé dans des expressions laudatives désignant un esprit ouvert au monde et à la nouveauté⁷. Le syntagme *bunmei kaika*, désignant les aspects culturels, intellectuels et spirituels, beaucoup plus qu'institutionnels et techniques, de la modernisation, affichait tout un programme de bouleversement des mentalités. Au contraire, le fait qu'au 19^e siècle le mouvement de modernisation ottoman se soit cantonné aux institutions et à la technique et le chinois seulement à cette dernière n'est sans doute pas étranger aux faits que les mots qui les désignent ne signifient littéralement que « réorganisation » (*tanzimat*) et « affaires d'outremer » (*yangwu*).

L'époque de l'Ouverture civilisatrice faisait suite à celle de l'« Ouverture du pays » (*Kaikoku*), période des traités inégaux signés avec les puissances euro-américaines entre 1854 et 1860, qui correspond à peu près à celle de la « Fin du bakufu » (*Bakumatsu*, 1853-1869). Comme on l'a vu, *kai* signifie « ouverture » et *koku* « pays » ; mais comme *kai* signifie aussi « commencer, fonder, instituer », *kaikoku* signifie aussi classiquement « fonder un empire, une dynastie, un État », d'où la proximité de ce mot avec l'atmosphère de Restauration et de Renaissance des années 1860.

Cette Ouverture mit fin à l'époque désignée par l'antonyme « Fermeture du pays » (*Sakoku*), qui va des mesures de limitation des échanges maritimes prises en 1616 et jusqu'à 1854. Le caractère *sa* signifie « enfermer », « fers », « serrure, cadenas », et, lu à la japonaise, *kusari* « chaîne ». En 1801, le traducteur professionnel Shitsuki Tadao publia sous le titre *Sakoku ron* (*De la Fermeture du pays*) la traduction partielle de *The History of Japan*, écrit par l'Allemand Engelbert Kämpfer (1651-1716) à la suite de ses années de service dans la Compagnie hollandaise des Indes orientales ; Shitsuki rendait ainsi une expression de l'auteur, qui estimait que le Japon « *was never in a happier condition than it now is, governed by an arbitrary monarch, shut up, and kept from all commerce and communication with foreign nations* ». Cette traduction, très lue, amena les intellectuels de la Fin du bakufu à s'interroger sur le bien-fondé de cette politique. Or, cette expression prête à controverse. Quoique le livre de Kämpfer soit l'un des ouvrages fondateurs de la japonologie, les historiens actuels relèvent son inexactitude sur ce point, puisque le Japon était alors largement ouvert aux échanges commerciaux avec la Hollande, la Chine et la

7. Le caractère *kai* 開 est un idéogramme composé de deux pictogrammes : une « porte » 門 à deux battants (qui en est la clé ou radical) et le schéma de deux mains enlevant les barres qui la maintenaient fermée. Les origines graphiques des caractères chinois les plus courants, dont la plupart sont des pictogrammes ou des idéogrammes, sont apprises à l'école primaire et enrichissent tout texte chinois ou japonais de multiples connotations.

Corée et à leurs influences culturelles, ainsi qu'avec le Royaume des Ryû-Kyû et les Aïnous ; ils préfèrent donc l'expression qui était officielle en Chine et au Japon et qui signifie « interdit(s) de navigation » (chinois *haijin*, japonais *kaikin*). De plus, l'accusation de « fermeturisme » (*sakokushugi*) est souvent lancée contre les Japonais jugés trop nationalistes ; par exemple, Ôe Kenzaburô a intitulé *Non à la fermeture du pays* (*Sakoku shite wa naranai*, 2001) son livre stigmatisant la censure des manuels d'histoire de l'enseignement secondaire par le ministère de l'Éducation.

Dans la société actuelle, les chrononymes populaires constituent une jungle mal délimitée. Les médias n'hésitent pas à accoler « ère » ou « culture » à des personnes ou à des phénomènes dont il est douteux qu'ils restent dans l'Histoire. De la manie de la nouveauté surgit l'abus des préfixes *shin-* et *nyû-*, « nouveau », « new », et une création ininterrompue de chrononymes. Les linguistes sont friands de ces « expressions à la mode », pour beaucoup certes fort pittoresques. Contrairement aux chrononymes officiels et savants, dont la majorité est formée de « mots chinois », les populaires, plus proches de la langue parlée, contiennent une plus grande proportion de « mots japonais » et de « mots étrangers »⁸. Par exemple, l'expression d'« Époque hivernale » (*Fuyu no jidai*) retenue par les historiens pour désigner les années de crise du socialisme qui suivirent la répression de 1910 est appliquée à tort ou à raison à une foule de périodes difficiles (fins de mode vestimentaires ou de certains types de loisirs, crise des petits aéroports, des petites universités privées, etc). On aura compris que la plupart des chrononymes populaires relèvent d'aspects des sociétés dites avancées présents aussi en Occident. On se limitera à des exemples plus révélateurs du spécifique japonais.

Sont à noter des noms propres tirés de la mythologie shintôïste. En 1956, au début de l'Époque de la forte croissance économique, le journal *Asahi* parla d'une « Conjoncture [sans précédent depuis l'âge] de Jinmu » (*Jinmu keiki*), puis, en 1959 et 1968, renchérit avec « Conjoncture d'Iwato » et « Conjoncture d'Izanagi », allusions humoristiques à des mythes de plus en plus reculés de l'Âge des dieux, le premier concernant l'Ancêtre impériale Amaterasu et le second l'une des divinités créatrices du Japon. Ainsi, vingt et quelques années après la séparation du shintô et de l'État, ces mythes sur lesquels veillaient auparavant censure, police

8. Les mots japonais sont, principalement, de trois types. Les « mots chinois » (*kango* : « mots Han »), sont soit empruntés au chinois, soit sont du *wasei kango* (« chinois de fabrication japonaise », comparable aux pseudo-anglicismes du français), surtout à l'époque contemporaine pour signifier les concepts des savoirs et techniques modernes ; la plupart sont lus en lecture sino-japonaise. Les « mots japonais » (*wago* ou *Yamato kotoba*) sont autochtones ; ils sont lus en lecture japonaise et écrits soit en caractères chinois, soit en hiraganas, soit avec les deux à la fois. Les « mots étrangers » (*gairaigo*), dans leur très grande majorité occidentaux, la plupart anglais dont certains dits « anglais de fabrication japonaise » (*wasei eigo*), sont dans l'usage actuel transcrits phonétiquement en katakanas (par exemple *Runesansu* et *Anshan rejîmu*).

et justice étaient devenus anodins. Ces expressions ont été entérinées par les historiens pour désigner les booms des années 1955-1957, 1958-1961 et 1965-1970.

À la jonction des chrononymes officiels, savants et populaires, l'expression « Genroku de Shôwa » (*Shôwa Genroku*) lancée en 1968 par le Premier ministre Fukuda Takeo unit ces deux ères dans la même atmosphère de paix, de prospérité et de loisirs.

De nombreux chrononymes comportent le marqueur *sedai*, « génération » ; c'est le composé de deux caractères lus respectivement en sino-japonaise *se* ou *sei* et *dai* (on a vu plus haut ce *sei* dans *Bansei ikkei* et ce *dai* dans *Jindai* « Âge des dieux » et *jidai* « époque ») ; ils y sont synonymes et signifient « génération » ou « époque » ; ils n'évoquent ni engendrement ni progéniture mais simple durée, puisque dans leur sens originel, le premier, idéogramme composé de trois exemplaires du pictogramme signifiant « dix », désigne les trente ans qui séparent les générations, non les personnes qui les composent, et le second, la succession, le remplacement ; *sedai* est donc un marqueur temporel à part entière, linguistiquement proche en particulier de *jidai*. La « Génération-masse » (*Dankai [no] sedai*) retient particulièrement l'attention par son actualité et la richesse de son champ sémantique. Ce syntagme est à l'origine le titre choisi par le haut fonctionnaire, écrivain et commentateur Sakaiya Ta'ichi pour son roman paru en 1976, pour désigner la très nombreuse génération du *bebîbûmu* des années 1947-1949 / 1951. Avec pour valeurs la conscience de ses droits, la paix, la liberté, l'égalité des sexes – amour libre, mariage d'amour, époux copains – elle est la première génération née sous le régime démocratique. Elle a pour sobriquets « Génération des Beatles », « Génération du *Zenkyôto* » (le « Comité de lutte inter-universitaire » qui présida à l'agitation des campus de 1968-1969). C'est pour elle que furent créées les expressions « Tribu du "en" » (*Nagara zoku*, qui fait ses devoirs « en » écoutant la radio ; 1958), « Époque de l'irresponsabilité » (*Musekinin jidai* ; 1962), « gosse d'aujourd'hui » (*gendaikko* ; 1962), « Époque de la rupture (entre générations) » (*Danzetsu no jidai* ; 1969), *nyûfamirî* (1972 ; il s'agit de la famille nucléaire). Ses enfants, nés dans les années quatre-vingt, sont la « Génération du second baby boom » (*Dainiji bebîbûmu sedai*) ou « Génération-masse junior » (*Dankai junia*). Les départs massifs à la retraite prévus à partir de 2007 ont remis l'expression au premier plan, accompagnée de retours sur l'histoire récente et d'interrogations sur l'avenir qui attend désormais cette génération.

Aujourd'hui, la « Décennie perdue » (*Ushinawareta 10nen*) des années quatre-vingt-dix est passée. Mais l'écart croissant des revenus fait des temps actuels ceux de la « fin de l'Époque du sentiment d'appartenance à la classe moyenne » (*Chûryû ishiki jidai no shûen*), et il est à craindre que la Génération-masse junior, devenue adulte dans la « Période glaciaire de l'emploi » (*Shûshoku hyôgaki* ; 1993), ne devienne une « Génération perdue » (*Ushinawareta sedai*).

L'étude des chrononymes « japonais » invite à s'interroger une fois de plus sur ce que désigne, au juste, ce qualificatif. La conception qualitative du temps est celle des cultures étrangères au monothéisme, en l'occurrence de la culture chinoise. Dans les autres modernités non occidentales on trouvera, *mutatis mutandis*, des équivalents du paradigme Occident / universel / moderne / individu / pratique *versus* Japon / particulier / traditionnel / groupe / affectif et de ses remises en question, à la fois intellectuelles avec les interrogations sur la (post / trans / hyper...) modernité et surtout de plus en plus inscrites dans le quotidien sous les formes de l'individualisme et de la désacralisation des dogmes, symboles et mythes traditionnels par la société de consommation, des médias et des loisirs. Comme traits propres au Japon, on peut relever l'enracinement du temps dans l'espace national, opéré par l'abondance des toponymes dans les chrononymes ; la rareté des chrononymes incluant des jugements de valeur ; la réticence à personnaliser les périodes en leur donnant les noms des individus ou des grandes familles qui les ont marquées ; l'instabilité des chrononymes portant sur la période 1931-1945, reflet de la permanence des controverses qu'elle suscite. La plupart des chrononymes japonais font partie d'un patrimoine culturel admiré et aimé, mais dont les éventuelles implications politiques et éthiques ont pris fin depuis longtemps.